

# Le dernier signe de Mémé après sa mort

écrit par ARG0 | 9 juin 2023



J'ai eu la douleur de perdre mon arrière-grand-mère maternelle en 1978. Dix-neuf ans après le départ du pépé en 1959. Ils avaient une grosse différence d'âge, presque dix-sept ans. Elle en avait quatre-vingt -dix -huit quand elle le rejoignit. Je la croyais elle aussi éternelle.

Je me rappelle les visites que nous rendions à la parentèle lors des vacances scolaires. Nous partions à pied pour des hameaux lointains. Les kilomètres ne lui faisaient pas peur. Nous étions toujours bien reçus. Je la revois, avec son chapeau de paille noir, ses robes de la même couleur, ses galoches aux pieds, me tenant par la main. Il passait peu de véhicules sur ces chemins vicinaux et ces routes départementales étroites et mal entretenues.

Je me rappelle la maison d'un grand-oncle, sur une petite place. Devant chez lui coulait une fontaine au pied d'un grand tilleul. La tante souffrait d'un cancer facial, et j'éprouvais toujours un sentiment de répulsion lorsqu'il fallait l'embrasser. Mais je le faisais quand même. Elle en est morte, mais assez âgée. À l'hôpital. L'oncle était venue la visiter, et quand les médecins lui apprirent que son épouse venait de mourir, l'oncle Jeannot fut victime d'une crise cardiaque foudroyante et fatale. Connaissant le lien qui les unissait, je pense que c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux.

Mémé aimait le sucre, et c'est ce qui fit sa perte. Elle devint diabétique et perdit quelque peu la vue. C'était une grande lectrice. Je lui prêtais des romans, qu'elle dévorait. Elle a ainsi lu Dickens, Victor Hugo, et bien d'autres. Elle a vécu à la ferme longtemps après la mort du grand-père. Quand je fus en âge d'avoir un cyclomoteur, je lui rendais visite les jeudis. J'allais lui tirer des seaux d'eau au puits, je lui sciais du bois pour sa semaine. Plus tard, elle vint finir ses jours chez mes parents. Comme elle n'y voyait plus, je lui faisais la lecture.

Un jour, elle fut hospitalisée, tombée dans le coma. Quand on m'avertit , je me rendis dans le service où elle se trouvait, avec ma mère. Ma famille m'avait bien averti; elle ne reconnaissait plus personne. Au moment où je me penchai sur elle, elle sentit ma présence et me saisit la main en prononçant mon prénom et en me disant : «Tu es venu.» Puis, ce fut tout. Elle mourut peu après, s'éteignant comme une chandelle en bout de course.

Elle fut inhumée au mois d'août. Il faisait beau, pas comme pour les obsèques du pépé. On l'avait ramenée chez elle. Pendant la messe, un moineau égaré descendu par le clocher s'était posé sur son cercueil, puis s'était envolé. Ce ne fut pas le seul signe que je reçus. Dix jours plus tard, je suis allé mettre un peu d'ordre dans sa maison en compagnie de mon épouse. Je me suis rendu dans la chambre qu'elle occupait quand elle vivait encore seule. Il y avait là son fauteuil, le fauteuil qu'elle occupait quand elle lisait. Juste avant de le pousser contre le mur, le fauteuil émit un craquement monstrueux. Pris de peur, nous sortîmes dehors, le cœur battant. Et après, plus rien. Plus jamais rien. Je reste persuadé qu'elle avait ainsi voulu me dire adieu une dernière fois. Pas un adieu, mais un au revoir. Elle repose à l'ombre d'un cyprès. Avec tous les autres. Avec tous les miens.

FIN